

dacodac

Ahmed Kalouaz

les chiens de la presqu'île

Extrait de la publication

rouergue



LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Une enquête haletante dans laquelle Childéric et son grand-père d'été coursent des voleurs de chiens à bord d'un side-car, sur les routes de Bretagne.

Ahmed Kalouaz

Né en 1952, Ahmed Kalouaz vit dans le Gard. Principalement auteur pour les adultes, dont *Avec tes mains*, paru en 2009 dans la collection la brune (Prix Beur-FM Méditerranée 2010), il écrit désormais aussi pour la jeunesse et a publié *Si j'avais des ailes* (Actes Sud Junior, 2008), *Un maquisard dans la cité* (Seuil Jeunesse, 2009)... Dans la collection La brune, il a publié *Une étoile aux cheveux noirs* en 2011.

Du même auteur au Rouergue :

Au galop sur les vagues - 2010, roman dacodac
La première fois on pardonne - 2010, roman doado
Je préfère qu'ils me croient mort - 2011, roman doado

© Éditions du Rouergue, 2012
ISBN 978-2-8126-0373-0
www.lerouergue.com

dacodac

Ahmed Kalouaz

les chiens de la presqu'île



1 . mamie Rose

Mes parents sont professeurs, ce qui fait que je les ai sur le dos à chaque période de vacances. Et ils m'aiment tellement qu'ils ne m'envoient même pas en colonie ou au centre aéré de peur qu'un orage n'emporte la tente ou le dortoir, qu'une vague ne vienne m'arracher à la plage, qu'une torpille ne coule le voilier sur lequel j'aurais pris des cours. Alors, pour m'occuper un peu au mois d'août, l'année dernière, ils ont eu l'idée de contacter une agence qui « loue » des grands-parents à des familles qui en font la demande. Oui, ça existe ! Si bien qu'aux vacances d'été

nous avons reçu pendant un mois, une grand-mère estivale, gentille et douce, qui est venue chez nous dans la maison de Bretagne que mes parents louent aussi. Cela s'est bien passé. Mais, cette année, mamie Rose n'était pas libre, partie dans le Midi avec une autre famille qui, elle, préfère le soleil et les cigales. C'est vrai qu'elle en a peut-être eu marre de la cueillette des mûres sur les sentiers côtiers, des randonnées sous les taillis à bondir sur le moindre champignon, ou encore, des heures passées à mijoter des confitures. Et puis, il y a eu ce fichu temps, vraiment gris, à ne pas mettre une vieille dame, même courageuse, dehors, dans le crachin. Elle s'enrhumait souvent, mais inlassablement, elle enfilait son ciré jaune et ses bottes, et m'entraînait, bien malgré moi, pour des sorties d'une heure ou deux à travers la campagne ou sur les plages désertées par les estivants maussades.

– Faut bien qu'on en profite, puisqu'il n'y a personne ! Allez, courage Childéric !

Oui, je m'appelle Childéric, une idée de mon père, professeur d'histoire, qui voue une

admiration sans bornes à la famille de ce brave homme des temps anciens. J'ai échappé à Clovis, fameux roi des Francs et fils de Childéric, ou Théodoric, roi des Ostrogoths. Childéric veut dire « puissant à la guerre », mais tout de même ! Cette passion paternelle, en plus de m'affubler d'un prénom difficile à porter dans les cours de récréation, m'a fait visiter la moitié des châteaux de France. Ceux de la Loire, bien sûr, mais aussi tous ceux qui sont tombés en ruine, ceux que personne ne connaît, et puis des très beaux, au détour d'une route ou à la sortie d'un bois. Celui de Suscinio, en Bretagne, une merveille qui donne envie de s'y cacher la nuit pour se faire raconter l'histoire du lieu, à l'heure de la marée montante.

Je n'ai ni frère, ni sœur, qui, sans le savoir, a ainsi évité de s'appeler Cunégonde ou Artémise. Même si, fils unique, cela me fait passer de longs après-midi solitaires et peser des tonnes d'ennui sur les épaules. C'est pour me préserver de ça qu'ils ont eu cette idée de faire appel à des grands-parents de substitution. Les miens, les vrais, existent, mais les uns habitent en Alsace et ne la quittent jamais, les autres

vivent aux portes des montagnes, au fin fond de la Drôme. Depuis le Cantal, où nous habitons, Rémuzat et Lapoutroie c'est pas la porte à côté. Et mes parents aiment tellement la Bretagne que, forcément, on y va moins souvent. Alors, on retrouve mes grands-parents, les uns ou les autres, un peu à Noël, un peu à Pâques, parfois à la Toussaint quand il faut fleurir quelques tombes d'ancêtres.

Pour combler ce vide estival, l'année précédente, mamie Rose est entrée dans notre vie. Je crois qu'ils ont beaucoup cherché avant de trouver l'agence idéale qui permettait d'offrir les services d'un grand-parent disponible, dynamique et dévoué, par contrat, à des petits-enfants de passage. Elle était arrivée le lendemain de notre installation dans la maison de Plouhinec, près de Lorient. Elle est descendue de sa voiture, un chapeau fleuri sur la tête, un bouquet dans une main, et dans l'autre, une boîte métallique.

– Bonjour, je suis la grand-mère que vous attendez.

– Mme Bredin, je suppose, a répondu maman.

– Oh, mais appelez-moi mamie Rose, ce sera plus cordial ! Si vous le permettez.

– Alors donnez-vous la peine d’entrer, madame... Rose...

– Tenez, ces fleurs sont pour vous, et ces galettes, pour le petit. J’espère qu’il aimera.

– Merci, merci. Il ne fallait pas.

– Oui, ce n’est pas spécifié dans le contrat, mais nous avons bien le droit à quelques aménagements, n’est-ce pas ? Et ceux-ci sont succulents.

Après cette entrée en matière sucrée-salée, mes parents lui ont fait visiter la maison, ma chambre et la sienne, où elle passerait les quatre semaines à venir.

– Vous m’avez gâtée ! Vue sur la Petite mer de Gâvres, je ne pouvais pas rêver mieux.

– Vous verrez, au lever du soleil, c’est magnifique, a dit mon père.

– Le soir aussi, à la tombée du jour, a rajouté ma mère.

– C’est inespéré. Nous allons passer du bon temps avec votre petit... J’ai oublié son prénom... Armorique...

- Childéric, a rectifié mon père.
- Oui, bien sûr, je suis distraite. Childéric, c'est excellent aussi. Un nom royal, en somme.

Moi, pendant la rapide visite, je suis resté silencieux, observant à la dérobée cette dame habillée d'une robe mauve et dont le parfum volait sur son passage. Nous avons passé de belles semaines ensemble, des soirées où elle me racontait sa vie d'avant, lorsqu'elle était infirmière dans un hôpital de La Baule. Ses mains étaient douces lorsqu'elle les passait dans les miennes pour me souhaiter bonne nuit. J'aurais presque aimé devenir, un jour ou deux, un patient comme ceux qu'elle soignait avant.

Mais, cette année, changement de programme. Mes parents ont loué un gîte à Saint-Gildas-de-Rhuys, sur la presqu'île qui ferme le golfe du Morbihan. Une maison où doit débarquer M. Signol, un professeur d'anglais à la retraite. Je ne sais encore rien d'autre de lui.

2 . grand-père Signol

Le temps était au beau fixe lorsque, vers l'heure du goûter, la sonnerie de la porte d'entrée a retenti et que maman a ouvert. Mon « grand-père d'été » venait d'arriver, précédé d'une pétarade de moto. J'ai rapidement essayé de ranger ma chambre qui ressemblait à une pétaudière, ce qui voulait dire, selon l'expression de mon père, qu'il y régnait un grand désordre. J'ai poussé sous le lit les livres que je n'ai pas pu placer sur les étagères, caché sous la couette mon pyjama, trois paires de chaussettes, un pantalon froissé. Ce n'était pas l'ordre

parfait, mais, à première vue, ça pouvait faire illusion. Je me suis présenté tout sourire dans le salon, où M. Signol avait déjà pris place dans un des fauteuils. Je ne savais pas s'il fallait lui tendre la main ou l'embrasser et, dans un même mouvement, j'ai fait les deux. Il s'est levé pour répondre à mes salutations. Il était assez grand, mince, les cheveux peignés vers l'arrière, pas du tout l'aspect des vieillards que je croise en allant au collège, à Aurillac. Notre ville est la capitale du parapluie, c'est là qu'on les fabrique. Alors, pour nous, la pluie de Bretagne, c'est du petit-lait, comme on dit.

M. Signol m'a gratifié d'un « *how are you?* » du plus bel effet.

– *Well, it's nice here!* ai-je répondu au grand étonnement de mes parents.

Puis nous avons eu droit à la visite collective de la location par ma mère, avec les diverses recommandations, les horaires des repas, la vue sur la mer. Cette fois, la fenêtre plongeait sur les falaises de la côte de la presqu'île de Rhuy. L'agence immobilière avait promis une maison

de rêve, c'était le cas. Un jardin descendait vers l'océan, un hamac était tendu entre deux arbres, des roses trémières s'élançaient vers le ciel. J'avais eu le temps, depuis notre arrivée, de découvrir un grenier où les rêves pouvaient courir aussi.

– Je reconnais Belle-Île, en face de nous, et à droite, c'est Quiberon, a dit M. Signol.

– En effet. Vous semblez bien connaître la région.

– Vous savez, cher collègue, je suis à la retraite, alors je voyage. Lorsque votre tour arrivera, vous apprécierez ce plaisir du temps à dévorer. Mais vous êtes encore jeune, avec de belles années devant vous !

Je ne sais pas si papa a été flatté d'être appelé « cher collègue » par un monsieur à cheveux blancs, mais il n'a rien dit.

– Comme vous l'avez sans doute appris par mon dossier à l'agence, j'ai enseigné l'anglais pendant trente années, ici et là. À mon époque, beaucoup d'élèves rechignaient à apprendre cette langue, et puis, un jour, il y a eu les Beatles, le rock, et tout a changé.

– Ah bon ? Les Beatles ?

– Oui, oui, ça ne me rajeunit pas, cependant grâce à eux, c'est devenu plus facile. Mais, je ne vais pas vous embêter avec mes vieilles idoles.

– Au contraire, a répondu maman, c'est ce que nous cherchons pour Childéric : un grand-père qui lui raconte ses souvenirs, autre chose que ce qu'il entend au collège. Ça le changera de la télé, du téléphone et du Coca-Cola.

Au moment où je jetais un regard de reproche à maman, un chien a déboulé dans la pièce, s'est mis à lécher frénétiquement les mains de M. Signal, en poussant des gémissements.

– Je vous présente Lasco, mon braque de Weimar.

– Ah oui, a dit papa, on nous avait parlé d'un chien...

– C'est un trésor. Chien de race depuis des siècles, créé à la cour du duc de Weimar. Un compagnon au caractère absolument délicieux.

– Vous pensez qu'il acceptera de dormir dehors ?

– Oui, sans problème, madame. Ce sont avant tout des chiens rustiques, habitués à l'extérieur, à l'humidité.

Ma mère a dû se sentir rassurée de n'avoir pas à trouver des poils et, surtout, des traces de pattes partout. De toute façon, le Weimar est un animal à poil ras.

– Au fait, Childéric, quel âge as-tu ?

– Onze ans, depuis le mois de mars.

– Moi aussi, j'ai eu onze ans, un jour, mais c'était hier... Nous en reparlerons. *All right ?*

– *All right, Mr Signol !*

Après la visite et les premières présentations, nous nous sommes retrouvés tous les quatre autour de la table de l'immense cuisine pour déguster un gâteau acheté à la boulangerie locale. Lasco, le braque, restant sagement allongé devant la porte. La discussion a dérivé sur la qualité du cidre et l'excès de beurre dans les pâtisseries bretonnes.

– Je crois vous avoir vu arriver au guidon d'un side-car, monsieur Signol.

– En effet, l'été je ne roule qu'en side-car, cela donne une impression de liberté, et le panier est idéal pour transporter mon Weimar.

– Le panier ?

– Oui, mon petit, on appelle ça le « panier », parce que, au tout début, ils étaient en osier. Si tu veux, tu viendras faire le singe avec moi.

Mes parents et moi-même nous sommes regardés avant que M. Signol ne nous explique qu'en compétition le copilote était appelé le « singe », car il doit se pencher dans les virages. Comme rassuré par cette explication, mon père a demandé si nous pouvions aller admirer l'engin de plus près. Grand-père d'été ne s'est pas fait prier.

– Volontiers, volontiers. J'ai longtemps roulé en Terrot, une marque française, mais tout a une fin. Les Japonais se débrouillent bien aussi. On ira faire un tour demain jusqu'au village, si le temps le permet.

Comme souvent en fin de journée, des nuages arrivaient du large, navires habitués à leur route céleste. De temps en temps, je regardais M. Signol à la dérobée, me disant qu'après mamie Rose et ses confitures j'allais peut-être rencontrer un papi d'une autre trempe. Nous l'avons aidé à transporter ses quelques bagages et la nourriture de Lasco, dans la maison. Puis, pour faire plus

ample connaissance, nous nous sommes affrontés dans un match de ping-pong d'une grande courtoisie, attitude si naturelle chez M. Signol. Ce qui ne l'a pas empêché de me promener aux quatre coins de la table.